



Scolia
revue de linguistique

38 | 2024
Les marqueurs de discours

Anna JAUBERT, *La Stylisation du discours*

Eva Chaussinand



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/scolia/2873>

DOI : 10.4000/11uyd

ISSN : 2677-4224

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 7 juillet 2024

Pagination : 153-159

ISBN : 979-10-344-0232-8

ISSN : 1253-9708

Référence électronique

Eva Chaussinand, « Anna JAUBERT, *La Stylisation du discours* », *Scolia* [En ligne], 38 | 2024, mis en ligne le 07 juillet 2024, consulté le 08 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/scolia/2873> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11uyd>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Anna JAUBERT, *La Stylistisation du discours*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Investigations stylistiques », n° 15, 2023, 290 pages.

Qu'est-ce que le style ? La question, ouverte en 1994 par G. Molinié et P. Cahné, reste toujours aussi pertinente. De fait, l'irréductible polysémie du mot, ainsi que les oppositions académiques persistantes entre une stylistique consacrée au potentiel expressif de la langue, héritée de C. Bally, et une stylistique exclusivement littéraire, semblent faire obstacle à l'étude globale d'un phénomène réputé insaisissable. Dans son dernier ouvrage, Anna Jaubert propose cependant une approche holistique du style, synthétisant toute une carrière de travaux dédiés à la définition d'une stylistique pragmatique. Dans un geste rassembleur, elle entend considérer le style dans sa réalité plurielle et problématique, et repenser la dichotomie entre discours quotidien et littéraire en termes de continuité, ce qu'illustre la diversité du corpus d'exemples choisis, empruntant aussi bien au canon littéraire qu'aux discours médiatiques, politiques, numériques, filmiques ou quotidiens. Son étude s'articule autour d'un renversement de point de vue inédit : il ne s'agit plus de décrire le style de tel ou tel auteur, ni de prétendre définir le style comme phénomène achevé, mais de l'envisager comme un processus graduel qui advient au discours, dont le style n'est que l'horizon recherché, et qu'A. Jaubert nomme, à l'aide d'une suffixation dynamique, la *stylistisation*. Ce processus, marqué par différents états du style, retrace l'appropriation progressive de la langue par un sujet dans une situation donnée en vue d'un projet spécifique, permettant peu à peu au discours d'acquiescer de la valeur. L'essai d'A. Jaubert présente ainsi un parcours de ces étapes, le long des divers lieux d'émergence de la valeur qui fonde la stylistisation du discours.

Dans une première partie, l'auteur précise le cadre général et les conditions d'avènement du processus de stylistisation étudié.

Elle rappelle d'abord que le cadre méthodologique de son travail s'inscrit dans la pensée psychosystématique élaborée par G. Guillaume. Cette approche génétique, abordant le style dans son actualisation

progressive et donnant une visibilité au temps infinitésimal des opérations mentales qui sous-tendent nos procédés linguistiques, permet ainsi de diviser un phénomène complexe et contradictoire pour mieux le comprendre. A. Jaubert détaille ensuite les étapes du processus de stylisation, ressaisies dans un schéma en zigzag baptisé « Diagonale du style », auquel le lecteur peut régulièrement se référer. La stylisation est ainsi matérialisée par une avancée graduelle le long de deux axes : celui, horizontal, de la subjectivité, c'est-à-dire de l'appropriation personnelle de la langue, et celui, vertical, de la valeur advenant au discours. Sur ces coordonnées, A. Jaubert opère trois saisies, correspondant aux grands jalons de la stylisation et illustrant chacune une acception différente du mot *style*. L'autrice souligne d'abord le rôle majeur des genres de discours, qui conditionnent l'émergence d'un style marqué par des patrons formels reconnaissables. On assiste ensuite à une requalification de ces cadres génériques qui produit *du* style, conduisant à la perception diffuse d'une valeur advenue au discours. Le mouvement de stylisation s'arrête enfin devant *le* style, manifestation formelle singulière où le discours semble marqué par une vision personnelle. A. Jaubert précise que l'ensemble de ce processus ne peut être pensé qu'à l'aune du système énonciatif. De fait, c'est l'énonciation, reflet de l'investissement d'une subjectivité parlante dans l'énoncé, déterminant en contexte ses conditions et ses intentions, qui réalise l'appropriation de la langue en discours et donc le mouvement de la stylisation.

Dans le second chapitre de cette partie, A. Jaubert s'intéresse plus précisément aux genres de discours, véritables profileurs de style qui agiront en réalité tout au long du processus exposé. Dans une perspective bakhtinienne, l'autrice montre comment les genres opèrent comme des moules formels prédéterminés, des cadres codifiés, régulateurs de nos discours tant ordinaires que littéraires. Lors de cette première étape de la stylisation émerge *un* style, dont l'inscription générique permet la reconnaissance collective. Chaque locuteur adapte donc son discours à un projet communicationnel précis, s'aidant pour cela du pouvoir stylisant des genres labellisés au fil du temps, modes d'organisation dominants qui garantissent la cohérence et la textualisation du discours. A. Jaubert insiste sur leur force matricielle contraignante, allant jusqu'à remettre en question la notion d'étymon spirituel élaborée par L. Spitzer : elle démontre, par exemple chez

Voltaire ou La Fontaine, que des traits de style apparemment originaux et spécifiques à un auteur sont en fait largement sous-tendus par des formats génériques contextuels et collectifs. L'autrice montre toutefois comment, lorsque les moyens expressifs d'un genre de discours sont accentués à l'extrême et acquièrent ainsi une représentativité typifiante – pensons par exemple au traitement du dialogue au théâtre, qui surexpose les mécanismes de l'interlocution – on assiste à une requalification des marques génériques qui produit *du* style. Cette deuxième étape de la stylisation, plus avancée sur l'axe de la valeur, dessine un retour en arrière en termes de particularisation, puisqu'une visée esthétique universalisante émerge en même temps que naît un concept. Une fois les patrons discursifs réinvestis et sémiotisés, parfois jusqu'à saturation, la vraisemblance s'efface devant la signifiante, contribuant à la formation progressive d'une langue littéraire qui renvoie un sentiment de style. Les genres occupent ainsi une position charnière dans le processus de stylisation, cadres de qualification puis de requalification du discours tissant un lien entre langue ordinaire et littéraire.

Dans une deuxième partie, A. Jaubert décrit le passage à la dernière étape du processus étudié, vers *le* style – parfois dit « d'auteur », en s'attachant plus particulièrement au travail accompli sur la langue, matière première de la stylisation. On passe ainsi des conditionnements externes dictés par les genres, eux-mêmes fonction d'une situation de communication donnée, à l'étude de saillances internes permises par la malléabilité de la langue, lieux d'émergence du style qui sont autant de points de départ possibles vers une individuation du discours.

L'autrice se focalise ainsi sur diverses variations stylisantes de la langue, phénomènes lexico-sémantiques, syntaxiques, énonciatifs ou rythmiques qui, sollicités ostensiblement dans un texte, forment une ressource très sensible du processus de stylisation. Parmi ces variations se trouvent d'abord les figures de discours, dont A. Jaubert attribue la visibilité à la problématisation énonciative qu'elles sous-tendent, venant interroger le rapport des mots aux choses, dans un surcroît de réflexivité et de signifiante qui interpelle le récepteur. Les figures, dont l'autrice relativise toutefois le potentiel singularisant, soulignant leur fonctionnement en constellation avec d'autres phénomènes linguistiques et leur lien avec les genres discursifs, agissent donc

comme des lieux de requalification des formes expressives, points privilégiés de la stylisation du discours. Autre type de variation stylisante qu'A. Jaubert identifie : les faits de langue portés à leur « limite de rendement ». Il s'agit de cas où le potentiel stylisant d'une construction linguistique se découvre dans son investissement extrême, sa maximisation, à la limite de la correction syntaxique. L'autrice explore par exemple l'effet thématissant d'une accumulation d'appositions en poste sujet, jusqu'à oblitération de la prédication principale. Dans ces séquences à la lisière des possibles linguistiques, valeur esthétique et pouvoir signifiant d'une forme se rejoignent. A. Jaubert montre ainsi comment les variations stylisantes déterminent une avancée de la stylisation du discours, déclenchant une intelligibilité nouvelle dans le tissu verbal qui permet à la langue de devenir autre.

Dans le chapitre suivant, l'autrice s'intéresse au niveau plus global de la phrase, qu'elle considère comme le lieu par excellence de l'affirmation stylistique, et donc l'échelle idéale pour observer le phénomène de stylisation. Après avoir rappelé l'histoire longue et complexe de la théorisation de cette unité énonciativo-syntaxique si malaisée à définir, elle montre comment on l'a vite érigée en mesure d'un art d'écrire, et plus encore d'un style personnel, au plus près d'une sensibilité singulière. La phrase d'un auteur pourrait ainsi livrer l'image de son style tout entier, expliquant la synonymie, dans les travaux critiques, entre « la phrase de X » et « le style de X ». A. Jaubert montre comment, par besoin d'expressivité, les écrivains ont joué avec le moule structurant de la phrase, oscillant entre alléger à un style d'époque ou à des modèles inspirants, et invention d'un style en rupture imputé à une vision individuelle, à une appropriation subjective de la langue. Elle analyse ainsi la fabrication concrète de divers modelages stylisants de la phrase au fil de l'histoire littéraire, comme l'usage de la parenthèse dans la phrase longue de Proust, les ajouts dans la phrase sans fin d'Albert Cohen, l'éclatement syntaxique dans la prose de Claude Simon, ou le travail de la tmesis chez Jean Rouaud. Elle montre comment ces choix stylistiques reflètent le projet poétique des auteurs à l'échelle globale de leur œuvre, la phrase accueillant l'expression d'une vision intime du monde et d'un certain rapport au réel, bien que cette tension singularisante s'inscrive toujours sur le fond hérité et collectif de la langue littéraire, en prise sur les tendances propres à des moments linguistiques. Selon A. Jaubert, on atteint ici l'achèvement du processus

de stylisation, son degré le plus accompli tant sur l'axe de la subjectivité que de la valeur, *le style* nous faisant rencontrer l'art dans la langue.

Ayant déployé les différentes étapes du processus de stylisation, A. Jaubert quitte cette perspective génétique pour préciser la définition du style. De fait, au cours de son analyse, plusieurs ramifications sont apparues autour du concept de style, notions voisines avec lesquelles on le confond parfois ou qui ont tendance à le recouvrir : l'idiolecte, l'ethos, et la littérarité, occupant respectivement les trois chapitres de cette dernière partie. Ainsi, après avoir esquissé les contours d'une phénoménologie du style, A. Jaubert la distingue de ses entours, en confrontant le style à ces notions connexes, entre affinités et distinctions.

L'autrice établit d'abord une distinction entre le style et l'idiolecte. Décrivant tous deux une singularisation par l'usage d'un langage spécifique qui devient la marque d'un individu, ils peuvent apparaître comme synonymes. A. Jaubert souligne toutefois qu'un changement de point de vue accompagne le passage de la reconnaissance idiolectale à la reconnaissance stylistique : le style, perçu comme la manifestation d'un art dans la langue, possède une composante réflexive, manifeste une certaine maîtrise et accompagne une réévaluation esthétique, là où l'idiolecte se place du côté du spontané et du naturel. Le style exprime donc une appropriation de la langue plus forte que l'idiolecte, les singularités formelles acquérant une systémativité cohérente et signifiante, reflétant l'architecture d'un dessein, et portant les marques d'un travail, autant d'éléments qui le font avancer sur l'axe de la valeur. A. Jaubert cherche cependant à relativiser la part d'unicivité linguistique attribuée au style comme à l'idiolecte, exposant là encore le rôle des déterminations collectives, patrons discursifs préétablis, préconstruits génériques et soubassements socio-culturels dans la fabrication de thèmes, parlures et personnages types, qui sont, plus que les pures singularités langagières, les cibles privilégiées des imitations professionnelles et des pastiches littéraires qu'elle analyse.

A. Jaubert s'intéresse ensuite aux liens étroits unissant style et ethos. Elle montre comment l'enjeu de l'ethos – projection d'une image de soi favorable à travers le discours – sous-tend le processus stylisant – parcours d'individuation par le langage. Style et ethos se prolongent donc mutuellement : le style est bien sûr un vecteur d'ethos, mais il peut

aussi en être le produit, élaboré par des procédés de différenciation. L'autrice illustre cette idée par l'étude de cas-limites où l'on repère une discordance entre le style adopté et l'ethos renvoyé, ou au contraire de cas où la rhétorique et la posture énonciative choisies s'avèrent des stratégies gagnantes de valorisation éthique, en politique, dans les médias ou sur Internet. A. Jaubert s'attache également aux modèles éthiques proposés par la littérature, affirmant que la promotion de certains types de héros, conditionnée par différents moments de notre histoire culturelle, accompagne l'élaboration de poétiques spécifiques. Les représentations éthiques se succèdent donc dans l'histoire littéraire, influençant des styles transversaux de courants ou d'écoles: pensons par exemple à l'ethos du philosophe des Lumières, déterminant le « style de la raison » cher à Voltaire. L'ethos reflète ainsi un ensemble de qualités soumises à des fluctuations socio-culturelles qui conditionnent par des modes l'avènement du style et sa réception.

L'autrice interroge enfin l'association du style à la littéarité, à la perception d'un art dans le langage, qui nourrit une conception idéalisée du style comme expression prestigieuse d'un génie, dans une langue littéraire placée au-dessus de la communication ordinaire. Si A. Jaubert, rappelant la thèse continuiste entre discours quotidien et littéraire qui porte son essai, et insistant sur la condition relationnelle du style, dont la réception dépend de facteurs subjectifs et contextuels, met en garde contre cette idéalisation, elle cherche toutefois à dégager le principe qui sous-tend l'affinité entre style et littéarité. De fait, même au temps des « belles lettres » où la littérature n'était pas encore constituée en champ autonome, la visée esthétique du style, le surcroît de réflexivité et de signifiante que ses surmarquages linguistiques entraînent, mais surtout le décalage pragmatique qu'il génère à réception, déconnectant les énoncés des intérêts utilitaires de la vie pour les faire reconnaître comme œuvres en soi, seraient la preuve que le style précède et institue la littéarité, au-delà des fluctuations de ce que ce mot a pu recouvrir dans l'histoire. A. Jaubert identifie ainsi des régimes variables de littéarité, dépendant entre autres de l'intensité de la valeur stylistique que l'on attribue au texte.

Entre études de cas et réflexions théoriques, A. Jaubert interroge donc le style sous l'angle original d'un processus de stylisation, offrant une approche globale et conciliatrice du phénomène. Le long de la

diagonale du style, des déterminations capitales se sont imposées : le cadre énonciatif, la prégnance des patrons discursifs et des genres de discours, la requalification signifiante des formes linguistiques jusqu'à leur limite de rendement, le point névralgique de la syntaxe. Si le processus décrit semble déboucher sur une vision idéalisée du style comme valeur suprême ou marque d'un génie littéraire, A. Jaubert s'en préserve, rappelant en permanence le soubassement de nos représentations collectives, et le partage des rôles dans la construction du style entre modèles dominants et tensions différenciatrices. Cette pensée contextuelle et relationnelle lui permet ainsi de relativiser la singularité du style à l'aune de ses déterminations historiques, sociales et culturelles.

Eva Chaussinand
ENS de Lyon, IHRIM-3LA
eva.chaussinand@ens-lyon.fr